

Ce numéro contient : 1^{re} *L'illustration théâtrale* avec le texte complet de LA MARJOLAINE (1^{re} partie), de M. Jacques Richepin;
2^o Le 6^e et dernier fascicule du roman nouveau de M. Marcel Prévost : HENRIETTE DERAISME.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 25 MAI 1907

65^e Année. — N^o 3352



LA CRISE VITICOLE DANS LE MIDI. — Nouvelle manifestation : après Narbonne et Béziers, Perpignan.
Le cortège des manifestants pénètre dans la cité de Perpignan par la vieille porte Notre-Dame.

COURRIER DE PARIS



L'Homme-qui-lit et le Grincheux se sont, pour la première fois, l'autre jour, rencontrés chez moi. Ils ne se connaissaient pas. Je les ai présentés l'un à l'autre.

L'HOMME-QUI-LIT. — Enchanté, monsieur. Comment allez-vous ?

LE GRINCHEUX. — Comme d'habitude, monsieur. Mal. Et vous ?

L'HOMME-QUI-LIT. — Bien.

LE GRINCHEUX. — Compliments. Pourvu que ça dure !

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous paraissez nerveux ?

LE GRINCHEUX. — Non. Je suis seulement un peu rebroussé par tout ce que je vois et entends. J'éprouve avec une vivacité extrême.

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous devez être très heureux ?

LE GRINCHEUX. — Nullement. Je passe ma vie à souffrir.

L'HOMME-QUI-LIT. — Comme je vous plains !

LE GRINCHEUX. — Encore une chose qui me blesse. Je déteste qu'on me plaigne.

L'HOMME-QUI-LIT. — Je ne vous plains donc pas. C'est bien fait. Attrape, attrape ! Vous n'avez que ce que vous méritez !

LE GRINCHEUX, sec. — Il suffit. Ainsi, entre autres sujets d'irritation, j'ai ouï un de ces derniers soirs, à l'Opéra-Comique, une œuvre qui m'a rendu malade.

L'HOMME-QUI-LIT. — Pas de talent ?

LE GRINCHEUX. — Trop ! On en était inondé. Cela péchait par un manque d'ignorance outrageant. Nous guettions à toute minute avec ardeur des fautes qui n'étaient jamais commises.

L'HOMME-QUI-LIT. — Enfin ce fut mauvais ?

LE GRINCHEUX. — Oh non ! Malheureusement ! Mais ce fut pire, agressif. Les auteurs savaient tout, tout, et en surabusaient. Pas une note qui n'eût sa philosophie ! La partition témoignait d'une science d'orchestre hébraïque, incommensurable, et le livret nous accablait de symboles. Autour de moi ce n'était que râles d'ivresse, prunelles chavirées dans le blanc. — « Quelle musicalité ! s'écriait-on. C'est trop beau. On en a l'âme démolie ! » Je regardais exulter la phalange des esthètes en sueur et pâlir de béatitude la secte des avancés. On les reconnaît à ceci que les hommes ont les cheveux longs et que les femmes les ont courts. Sans le vêtement qui nous avertit, on se tromperait. C'est comme des Botticelli du Moulin de la Galette. Ils étaient éperdus et faisaient relever le rideau six fois à chaque fin d'acte avec des cris de Sioux. J'avais bonne envie, moi, de monter sur mon fauteuil et d'entonner : *Une fièvre brûlante*, ou même *Cadet-Roussel a trois cheveux*.

L'HOMME-QUI-LIT. — Il fallait le faire. Vous auriez détourné tout le succès et aujourd'hui vous seriez célèbre. Est-ce que vous chantez bien ?

LE GRINCHEUX. — Très faux. Mais je ne m'en aperçois pas. Je m'entends juste. Enfin, malgré tout, j'ai passé une soirée intéressante et que je ne regrette pas, parce que dans les moments où le bruit scientifique devenait trop difficile pour moi, j'avais la ressource d'admirer les décors de rêve, la mise en scène toujours délicieuse et claire de Carré et les bras parfaitement compréhensibles de la première chanteuse. Enfin, n'en parlons plus. Une autre chose qui, chaque année, me met la bile en route, c'est l'exposition canine, tenez ?

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous n'aimez pas les chiens ? Oh ! que je comprends cela !

LE GRINCHEUX. — Halte ! Vous êtes sur une

mauvaise piste ! Je les adore. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu en avoir, parce que j'aurais trop de chagrin si je les perdais. Plus que pour des personnes.

L'HOMME-QUI-LIT. — Alors ? Je ne saisis pas !

LE GRINCHEUX. — Si. Je me tourmente de voir ces pauvres bêtes enfermées, dépaysées, arrachées à leurs habitudes, ahuries par tout ce monde et n'ayant même plus la force d'aboyer, laissant pendre une langue inerte et découragée de lécher. Leurs yeux sont injectés de sang et ils ont le nez bouillant comme la truffe servie sous la serviette. La plupart des gens qui, par mode ou snobisme, viennent les examiner, leur dire mille sottises et leur parler petit-nègre ne s'y entendent pas plus en chien que moi en...

L'HOMME-QUI-LIT. — ... Musique ?

LE GRINCHEUX. — Si vous voulez ? Et, pardessus le marché, il y a les odieux sonneurs de trompe qui vous grailonnent leurs tontaine tonton de cuivre sans la moindre réserve. J'aime beaucoup la trompe, au fond des bois, comme M. de Vigny. C'est une musique pulmonaire qui ne me fatigue pas le cerveau. Mais concevez-vous rien de plus ridicule et décevant que des lanciers, des bat-l'eau, des hallalis exécutés à froid, sous un kiosque, sans meute lâchée, sans forêt, sans chevaux sauteurs, sans biche ou dix cors, sans rien... par quatre messieurs en veste et chapeau melon qui ont l'air de fêter la mi-carême chez le marchand de vin ? Et puis je suis ennuyé en troisième lieu parce que ma vue baisse. Elle détale. Mon oculiste m'a prescrit formellement de recourir au lorgnon et aux lunettes. J'ai donc été chez « l'optimiste », comme je disais quand j'étais petit, et je me suis acquis là une paire de lunettes et un binocle... mais le vieux système, ainsi que le pratiquaient avec honnêteté feu mes père et grand-père, avec les fines branches de flexible acier qui se recourbent derrière les oreilles, le verre oblong, en amande, accompagnant la forme de l'œil, au lieu de ces grotesques lunettes de besicles énormes, toutes rondes, en écaille, à montures de peignes comme il est de mode aujourd'hui et qui vous donnent des airs nécromanciens de chat-huant. Ils appellent ça « le lorgnon à la Chardin ! » Veux-tu bien te cacher !

L'HOMME-QUI-LIT. — Ah ! ce coup-ci, monsieur, je vois que nous allons être enfin d'accord ! Pour que votre vue ait ainsi périclité, à votre âge, car vous êtes tout jeune encore ? vous n'avez pas plus de cinquante-six ans ?

LE GRINCHEUX. — Quarante-sept ! Merci.

L'HOMME-QUI-LIT. — On n'a que l'âge que l'on a ! — peu importe ! — il faut que vous soyez un fanatique de lecture et que vous ayez surmené ces yeux-là parmi le peuple des livres ?

LE GRINCHEUX. — Moi ? Je ne lis jamais.

L'HOMME-QUI-LIT. — Non ? Vraiment ? Pourquoi ?

LE GRINCHEUX. — Parce que cela m'ennuie.

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous lisez bien quelque chose, voyons ?

LE GRINCHEUX. — Rien. A peine le journal.

L'HOMME-QUI-LIT. — Votre courrier ?

LE GRINCHEUX. — Pas toujours. Et je regarde d'abord la signature pour voir si la lettre en vaut la peine.

L'HOMME-QUI-LIT. — Oh ! Mais à quoi donc passez-vous votre temps ?

LE GRINCHEUX. — À grogner. Et vous voyez que je n'ai pas tort, puisque vous qui, je le devine à vos manières, êtes un grand liseur, vous avez conservé vos yeux d'enfant, tandis que moi, qui n'ouvre pas un bouquin, je suis quasi aveugle et sur la pente du caniche ? Comment expliquez-vous cette iniquité ?

L'HOMME-QUI-LIT. — C'est que la lecture con-

serve au lieu d'abîmer. Lisez, monsieur, lisez.

LE GRINCHEUX. — Soit. Je vais commencer d'abord par me faire lire.

L'HOMME-QUI-LIT. — Oh ! Ce n'est plus la même chose. Moi je n'ai jamais pu. Je m'endors.

LE GRINCHEUX. — Justement. C'est ça qui est bon.

L'HOMME-QUI-LIT. — Et puis on ne goûte la lecture qu'en ayant le livre en main, en tournant soi-même la page. Imaginez que l'on vous contraigne à manger les bras attachés, que vous ne puissiez pas manier le couteau et la fourchette, porter le verre à vos lèvres, briser doucement le pain... vous endureriez un vrai supplice !

LE GRINCHEUX. — Vous proférez des choses charmantes... Lisez, lisez ! Mais encore ? Que faut-il lire ?

L'HOMME-QUI-LIT. — Vous n'avez qu'à l'embaras du choix. Vous pouvez lire les deux derniers de Masson sur *Napoléon et sa famille*. Si vous aimez la grande histoire expliquée, éclairée par une documentation puissamment attachante, vous goûterez une vraie joie.

LE GRINCHEUX. — Je ne dis pas non. Masson est un des rares hommes qui me vont. Et après ? Dites vite, parce que je suis pressé.

L'HOMME-QUI-LIT. — *Les Fils de Philippe-Egalité pendant la Révolution*, de Lenôtre. Entrez-y, vous n'en sortirez qu'à la fin. *Les Lettres d'aristocrates*, de Pierre de Vaissière. Vous avez beau faire l'ours, vous serez ému. Si les jolies femmes ne vous font pas peur, je vous offre la touchante et infortunée *Comtesse de Polastron*, ressuscitée avec infiniment de grâce par M. de Réiset, et les séduisantes *Beautés de l'Empire second*, dont Frédéric Loliée nous retrace avec beaucoup de brio les images évanouies. Etes-vous gourmand ?

LE GRINCHEUX. — Non.

L'HOMME-QUI-LIT. — Eh bien, si vous avez le bonheur d'ouvrir *l'Art du bien manger*, de M. Richardin, vous le deviendrez sûrement et cela exercera sur votre humeur l'influence la plus salutaire. Lisez *Une petite-nièce de Lauzun*, de M. de Cournant; lisez le tendre et filial ouvrage de Barrie, *Margaret Ogilvy*, présenté avec une exquise délicatesse par M. d'Humières à qui nous devons déjà de si savoureuses traductions de Kipling. Lisez...

LE GRINCHEUX. — Assez... je vous en prie.

L'HOMME-QUI-LIT. — ... *Grisailles*, par une grande dame, la princesse de Tour-et-Taxis. Une merveille d'édition.

LE GRINCHEUX. — J'y consens. Mais c'est la dernière.

L'HOMME-QUI-LIT. — *Hommes et Femmes d'hier et d'avant-hier*, de Mézières.

LE GRINCHEUX. — Plus un mot. Vous abusez.

L'HOMME-QUI-LIT. — *Les Forces naturelles*, de Flammarion.

LE GRINCHEUX. — Non. Non. Non. Les miennes sont à bout. Je m'en vais.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

L'AMIRAL FOURNIER

Un décret vient de placer dans la deuxième section du cadre de l'état-major de l'armée navale, à compter du 23 mai, l'amiral Fournier, qui, quelques jours auparavant, terminait à Cherbourg sa dernière inspection générale, consacrée aux flottilles du 1^{er} arrondissement maritime. L'inflexible loi de la limite d'âge l'a atteint prématurément, on peut le dire, car sa vigueur intellectuelle et physique semble ne pas sentir le poids des années. Sa carrière d'activité a été des mieux remplies : jeune lieutenant de vaisseau, il se distingua en 1870 au combat du Bourget; capitaine de frégate, il prit une part

importante au traité de Tien-Tsin conclu entre la Chine et la France. Contre-amiral à quarante-neuf ans, il fut, sur la demande de M. de Lanessan, alors gouverneur général de l'Indo-Chine, mis à la tête de la division navale chargée d'organiser la défense du Tonkin ; quatre ans plus tard, il créait l'Ecole supérieure de la marine, dont on lui confiait le commandement, et, en 1898, un an après sa promotion au grade de vice-amiral, il était nommé commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée ; enfin, il devait devenir membre du Conseil supérieur de la marine et inspecteur général des défenses mobiles.

Promoteur, en matière d'armements et de tactique, d'idées nouvelles exposées dans un livre intitulé *la Flotte nécessaire*, l'amiral Fournier a, par sa science autant que par son autorité, exercé une influence considérable sur l'évolution de notre marine. Au moment de son passage au cadre de réserve, le gouvernement a voulu rendre un insigne hommage à ses services et à ses mérites en lui décernant la médaille militaire, qu'il sera certainement fier de porter à côté de la croix de grand-officier de la Légion d'honneur.

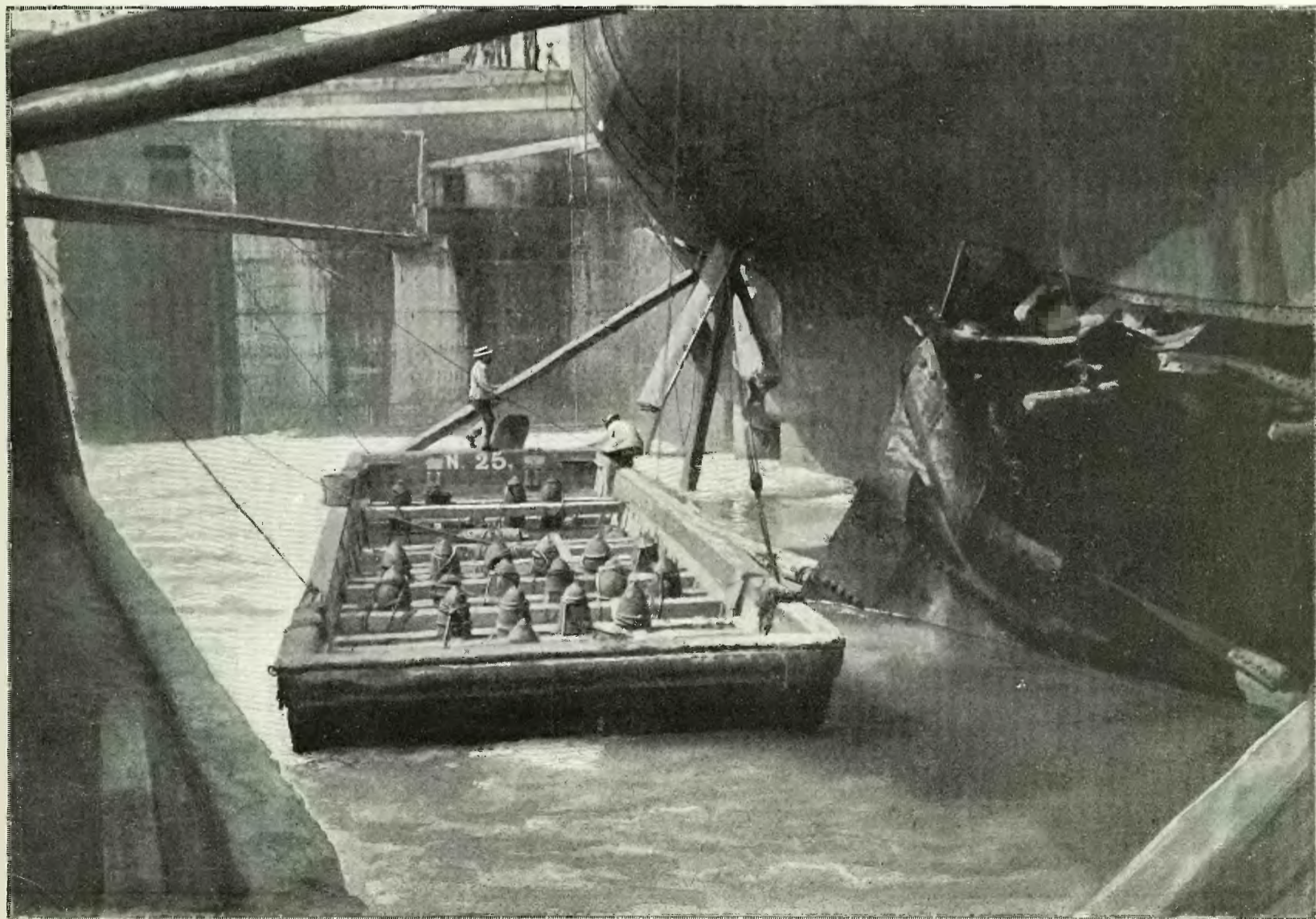
Les marins, dit-on, montrent souvent, par une sorte de fantaisie paradoxale, un goût prononcé pour l'équitation, et l'on se plaît malicieusement à contester leur aptitude à ce genre de sport. Si l'exemple de l'amiral Fournier confirme l'exactitude de l'observation, d'autre part, il donne tort aux faciles épigrammes. Cet homme de mer — le portrait que nous publions l'atteste — est, en effet, un cavalier d'une superbe prestance ; quiconque l'a rencontré au cours de ses promenades a pu le constater, et l'on n'a pas oublié qu'aux grandes manœuvres de 1902, où il avait été invité, il fit fort belle figure parmi le brillant état-major chevauchant aux côtés du général Brugère.

LE DÉBARQUEMENT DES MUNITIONS DE L'« IÉNA »

L'inondation des soutes de l'*Iéna* fut effectuée aussitôt qu'il fut possible, après la catastrophe. On se souvient que c'est en voulant tenter de l'opérer, par l'ouverture d'une des portes du bassin de carénage, pendant le sinistre même, que l'enseigne de vaisseau Roux trouva la mort. Mais, les munitions noyées, tout danger d'explosion nouvelle n'avait pas disparu. On ne savait, en effet, comment s'était comportée, sous l'eau, la charge des obus, et si quelque décomposition dangereuse de la poudre n'avait pas pu se produire. C'est donc avec d'innombrables précautions qu'on a procédé à l'enlèvement des projectiles demeurés intacts au fond des soutes. Débarqués un à un, déposés sur un chaland, soigneusement isolés, attachés, pour parer à tout heurt en cours de traversée, ils ont été conduits en haute mer et immergés. Et les matelots, les vétérans de la flotte, tous les travailleurs employés à cette hasardeuse manipulation, ont montré, au cours de l'opération, le même sang-froid, le même courage dont ils avaient donné tant de preuves déjà au moment même de l'explosion.



Le vice-amiral Fournier, à cheval, assistant à des manœuvres.



A TOULON. — L'enlèvement, sur chaland, des obus de l'*Iéna* que l'on va noyer au large.



A la sortie de la gare de Perrache: le salut de M. Fallières à la ville de Lyon. — *Phot. Popineau.*

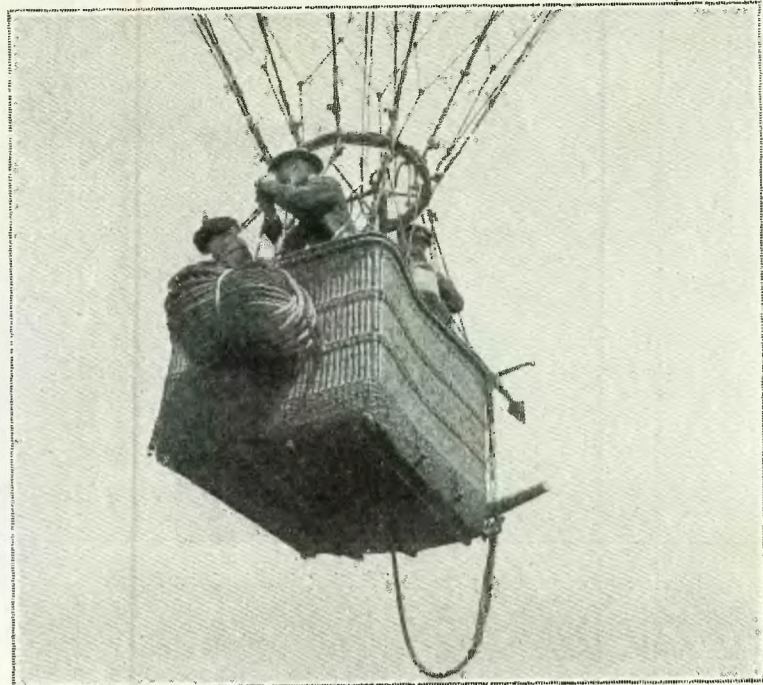
Le président de la République vient de passer à Lyon deux jours pleins, du samedi 18 mai, où il est arrivé à la gare de Perrache à 3 h. $\frac{1}{2}$, au lundi 20, où il en est parti à la même heure. Il avait quitté Paris, accompagné de M. Clemenceau, président du Conseil, et de trois autres ministres: le général Picquart, MM. Doumergue et Ruau; M. Lutaud, préfet du Rhône, et le général Gallieni, gouverneur militaire de Lyon, qui étaient allés à sa rencontre, occupaient également le wagon présidentiel depuis Mâcon. Après avoir été reçu au

débarcadère par le maire, M. Herriot, assisté des autorités, M. Fallières monta dans un landau et l'on remarqua de quel geste large, en prenant contact avec la population, il saluait la seconde ville de France. Le programme de ces deux journées était naturellement surchargé de réceptions, visites et banquets. La fête des enfants des écoles, organisée, le dimanche, dans le parc de la Tête-d'Or, fut particulièrement réussie, avec son aimable défilé de trois mille garçonnets et fillettes qui agitaient des petits drapeaux en acclamant le chef de l'Etat.



Le défilé des petites filles des écoles devant la tribune présidentielle, au parc de la Tête-d'Or.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LYON



Au moment du départ, à l'usine à gaz de Nanterre, les aéronautes et leurs amis demeurés à terre se sont mutuellement photographiés.

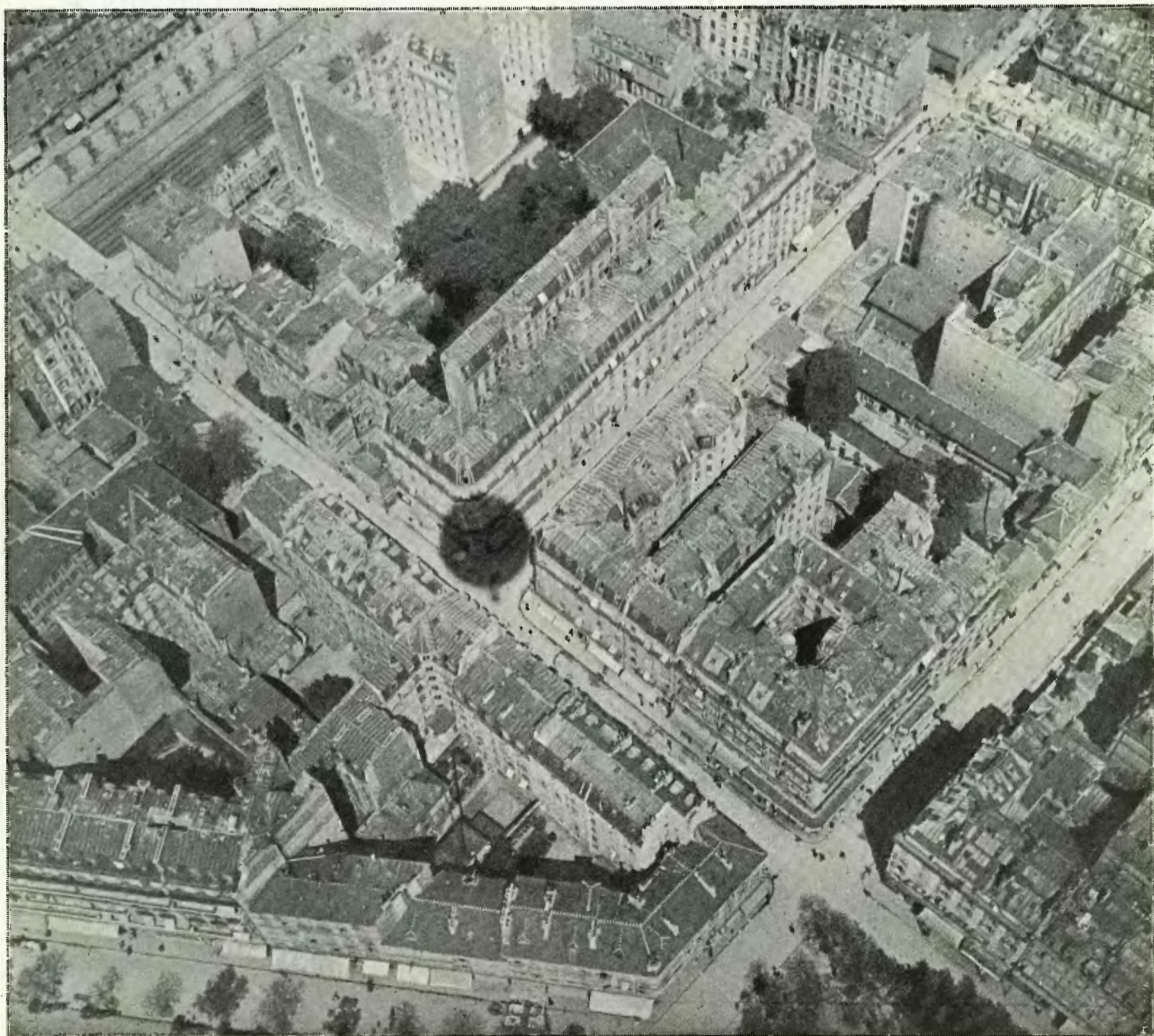
PARIS EN BALLON

L'aérostation, qui semblait n'être l'apanage, jusqu'à la fin du siècle dernier, que des seuls acrobates ou encore de quelques savants audacieux, est devenue, depuis quelques années et surtout depuis les fameux concours de ballons de 1900, un sport en vogue, auquel s'adonnent aujourd'hui avec passion tous les amateurs de sensations neuves.

Les vues que *L'Illustration* reproduit, d'après les clichés obtenus avec le stéréocycle par M. L. Lemaire, membre de l'Aéro-Club de France, et par Mme L. Lemaire, au cours d'une de leurs dernières ascensions, donneront aux lecteurs de ce journal l'illusion d'un véritable voyage aérien au-dessus de Paris et inculqueront à plus d'un le goût de l'aérostation, sport sans danger pour qui le pratique avec prudence et sang-froid et, à coup sûr, bien moins péril-

leux que l'automobilisme, où les gens les plus prudents se laissent peu à peu gagner par le vertige de la vitesse.

Maintes fois des aéronautes, amateurs de photographie ou même véritables professionnels, ont braqué leurs objectifs sur les divers monuments de la capitale. Aucun d'eux, jusqu'ici, ne semble avoir obtenu des vues présentant un pareil relief. C'est que la tâche des photographes a été particulière-



Le quartier des Ternes, vu d'une altitude de 200 mètres. L'ombre du ballon passe à l'angle des rues Guersant et Torricelli,



L'avenue Carnot et la place de l'Étoile (altitude, 200 mètres).



L'avenue des Champs-Élysées : dans le lointain, les Tuileries (altitude, 260 mètres).

ment favorisée et facilitée, cette fois, par un double concours de circonstances qui fait, en règle générale, le désespoir des aéronautes, amateurs de longs voyages : l'absence presque totale de vent, ralentissant la marche du ballon, et l'excessive perméabilité de l'étoffe, entraînant une déperdition constante du gaz et maintenant l'aérostat à une faible altitude, malgré les jets répétés de lest.

Autre circonstance éminemment favorable aux opérations des photographes, la traversée de Paris s'est effectuée entre midi et une heure, alors que le soleil, dont les rayons n'étaient interceptés par aucun nuage, se trouvait presque au zénith, ainsi que l'indique le peu de largeur des ombres portées.

La première vue représente la nacelle du ballon

quelques instants après le « lâchez-tout ». Tandis que l'aérostat s'élève lentement, le photographe du bord dirige son objectif sur le groupe des amis venus au lieu de gonflement — l'usine à gaz de Nanterre — pour assister au départ des aéronautes (deuxième vue). On est à environ 15 mètres du sol ; c'est ce moment qu'a lui-même choisi un photographe « terrien » pour prendre un cliché de la nacelle et de ses passagers, — échange de bons procédés.

Le ballon poursuit sa marche ascensionnelle jusqu'à l'altitude de 200 mètres environ, où il se maintiendra pendant la plus grande partie du voyage, grâce à une large dépense de lest.

Lentement, très lentement, il se dirige sur Paris, après avoir plané au-dessus de Bezons, de la Ga-

renne-Bezons et du parc de Neuilly, et pénètre dans la capitale par la porte des Ternes, sans que les soutes de la nacelle, pourtant bondées de provisions de toute nature, aient eu à subir les investigations indiscrètes des préposés de l'octroi.

Dès lors l'intérêt et le charme du voyage, par cette belle journée ensoleillée, augmentent de minute en minute, car le ballon, par un heureux caprice du vent, va planer au-dessus des plus riches quartiers et des plus beaux monuments de la capitale.

La première vue prise à l'intérieur des fortifications donne l'ombre du ballon projetée sur un immeuble à cinq étages situé à l'angle des rues Guersant et Torricelli, quartier des Ternes. Ce cliché a été pris exactement à midi, à l'altitude de 200 mètres.



PARIS EN BALLON. — L'Arc de triomphe et la place de l'Étoile, un dimanche, à midi (vue prise d'une altitude de 180 mètres).



Le Grand, le Petit Palais et (en diagonale à droite) l'avenue des Champs-Élysées (altitude, 200 mètres).



PARIS EN BALLON. — La place de la Concorde (altitude, 200 mètres) : au fond, les colonnades de l'ancien Garde-Meuble et du ministère de la Marine ; entre les deux, la rue Royale conduisant à l'église de la Madeleine ; à droite, la terrasse des Tuileries.

Rue Scribe.

Boulevard des Capucines.

Rue de la Paix.

Avenue de l'Opéra.

Rue Louis-le-Grand.

Rue d'Antin.

Rue



Rue Castiglione, où le tonneau d'arrosage vient de marquer sa trace.

Rue Saint-Honoré.

PARIS EN BALLON. — La place Vendôme (où passe l'ombre du ballon) et le marché Saint-Honoré (alti

(Toutes les photographies de cette série sont de M. et de M^{me} Lemaire.)

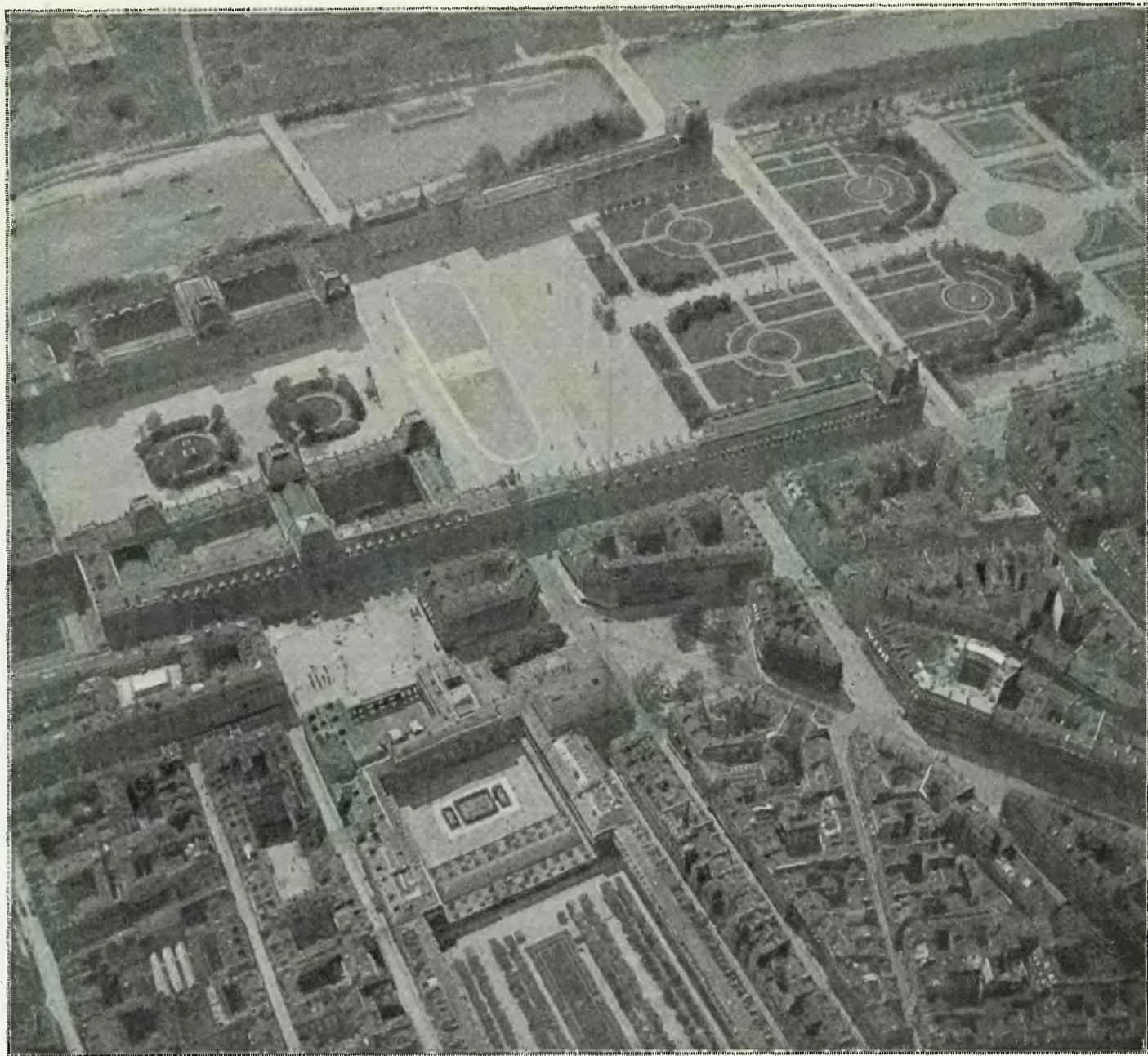
Le ballon de M. et M^{me} Lemaire — piloté par M. Eugène Piétri, le sympathique aéronaute lauréat des concours d'aérostation de l'Exposition de 1900 — parti de l'Arc de triomphe à 200 mètres de hauteur, plane à 440 mètres sur un des quartiers les plus élégants et en même temps les plus peuplés de la capitale. Mais c'est l'heure du déjeuner, midi, comme l'indique l'ombre très courte de la colonne Vendôme. Aussi la rue Castiglione, la place Vendôme, la rue de la Paix, habituellement si animée, sont vides : quelques rares fiacres, quelques promeneurs attardés, et l'ombre du ballon qui semble errer sur une immense cité déserte. Mais cela n'enlève rien à l'intérêt et nombreux seront les Parisiens qui, d'un regard plongeant d'une imaginaire hauteur de 440 mètres, chercheront à y découvrir leur maison, à reconnaître l'étage de leurs fenêtres...



Marché-Saint-Honoré.

le, 440 mètres).

de Paris, après avoir passé au-
dimanche, jour de repos, et il est
nées d'équipages et d'automobiles
de ce plan-relief photographique;
ils habitent, leur appartement,



Le Palais-Royal, la Comédie-Française, le Louvre, la place du Carrousel, les Tuileries et la Seine (altitude, 650 mètres).

A partir de ce moment, sans perdre une seconde, les photographes du bord tirent clichés sur clichés, dans l'espoir, en tous points réalisé d'ailleurs, de reproduire par la photographie, sinon l'ensemble de la capitale, qu'ils auront eu tout le loisir d'embrasser du regard, du moins les quartiers de l'immense fourmilière successivement dominés par eux.

Tour à tour passent sous leur objectif : l'avenue Carnot, avec la place de l'Etoile à l'horizon (altitude, 200^m); l'arc de triomphe de l'Etoile, dont le haut relief offre aux yeux inaccoutumés une perspective bizarre (le sommet du monument n'est guère qu'à une centaine de mètres de la nacelle); l'avenue des Champs-Élysées (altitude, 260^m); le Grand et le Petit Palais (altitude, 200^m); la place de la Concorde (altitude, 200^m), presque déserte : c'est le jour du repos dominical et l'heure du déjeuner.

Continuant à se plier au caprice du vent, le ballon, qui, jusqu'ici, s'est dirigé de l'ouest à l'est, incline sa marche vers le nord-est, tout en gagnant un peu en altitude. Il franchit en biais la place de la Concorde, atteint la rue de Rivoli et traverse la rue Castiglione, ce qui donne aux opérateurs l'occasion de prendre un cliché de la place Vendôme au moment où l'ombre du ballon s'y projette avec netteté.

Cette vue, prise à 440 mètres d'altitude, est la reproduction presque fidèle d'une estampe, figurant au musée Carnavalet, qui remonte à l'époque où la place fut construite.

Subissant encore un léger mouvement ascensionnel, le ballon passe au-dessus de l'avenue de l'Opéra et des jardins du Palais-Royal. C'est de ce point qu'a été prise, à 650 mètres d'altitude, la dernière vue de Paris.

On voit, au premier plan, le jardin abandonné, puis la place du Palais-Royal, la place du Théâtre-Français, les palais du Louvre et des Tuileries, la place du Carrousel et, à l'horizon, la Seine avec les bateaux qui la sillonnent.

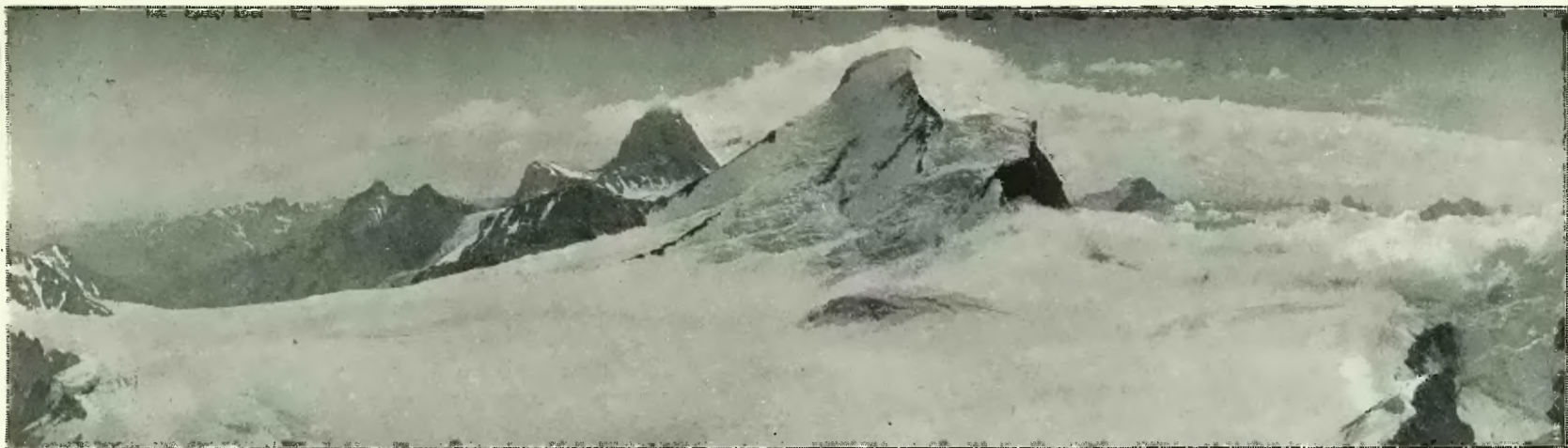
Après avoir plané au-dessus de la porte Saint-Martin, de la place de la République et des Buttes-Chaumont, le ballon achève sa traversée de Paris par la porte de Romainville et va mollement atterrir à Chelles (Seine-et-Marne).

Un dernier cliché représente l'aérostât dégonflé, dont les aéronautes, avec l'aide des habitants accourus, vont faire un ballot que le prochain train emportera vers la capitale, son port d'attache. Là, gonflé à nouveau, il reprendra bientôt la route attirante de l'air.

MÉLÉRIA.



L'atterrissage à Chelles (Seine-et-Marne).



Le pic le plus élevé des monts Nun-Kun (7.148 mètres). — Photographie prise à 6.270 mètres d'altitude.

AUX SOMMETS DE L'HIMALAYA

Deux explorateurs anglais qui se sont classés parmi les plus audacieux, le docteur W. Hunter Workman et Mrs Bullock Workman, viennent de traverser Paris, au retour d'un voyage d'un rare intérêt à travers l'Inde, voyage au cours duquel ils ont fait l'ascension de l'un des pics les plus élevés de l'Himalaya.

Partis de Bombay, ils gagnèrent en chemin de fer Rawalpindi, d'où une charrette les emmena vers les premières assises de la chaîne. Ils firent ainsi 300 kilomètres, puis durent commencer avec leur caravane, composée d'un guide, de six porteurs italiens et de coolies, l'ascension de la montagne, d'où descendaient des affluents de la rivière Suru. A 6.300 mètres d'altitude, les coolies les quittèrent : ils allaient aborder les pics de la chaîne de Nun-Kun, dans la province de Suru (Cachemire).

Il leur fallut renoncer à affronter le plus élevé, dont les murailles abruptes s'élevaient perpendiculairement. Ils durent se rabattre sur le second en hauteur.



Les ascensionnistes s'appropriant à franchir une crevasse.



La caravane sur le glacier Shafat à 5 791 mètres d'altitude.

On imagine malaisément les difficultés d'une pareille entreprise, même pour des alpinistes éprouvés, entraînés de longue date comme le sont le docteur et Mrs Workman. Il fallait, taillant chaque degré au pic, escalader des pentes roides, des plans inclinés de 60 à 70 degrés, revêtus d'une dure glace. Les roches, quand elles émergeaient, étaient friables, se désagrégeaient sous les pieds, et des avalanches s'abîmaient du sommet avec des grondements de tonnerre, masses énormes, auprès desquelles les avalanches des Alpes sembleraient des phénomènes de théâtre : certaines se répandaient sur une largeur de 3 kilomètres, et nul fracas ne peut être comparé au bruit effroyable que répercutaient alors les échos.

A la hauteur de 7.570 mètres (22.720 pieds anglais), le docteur W. Hunter s'arrêta pour prendre les derniers clichés qu'il lui ait été possible de recueillir au cours de la montée, car le brouillard augmentait d'étape en étape. Mrs Workman, continuant l'ascension, arrivait à 23.300 pieds. Mais elle ne parvenait pas, à cette hauteur, à battre un record, détenu par le docteur lui-même qui, en 1903, avait atteint 23.394 pieds — 7.800 mètres, en chiffres ronds — au glacier de Chogo Lungma.

La vie, à ces hauteurs, est extrêmement pénible.

Au delà de 3.300 mètres, hauteur à laquelle on trouve encore des habitants, probablement d'origine mongole, qui cultivent de maigres champs de seigle, de blé, d'avoine, de sarrasin, c'est le désert. Pourtant, à 4.000 mètres, bien au-dessus de la ligne où s'arrêtent les forêts, le doc-

teur découvrit encore un pauvre village perdu, où des êtres humains vivaient sous de fragiles toits, pêle-mêle avec des chèvres, des poules, des marmottes et quelques étranges animaux. Au-dessus de 4.600 mètres, toute vie animale avait disparu, à l'exception d'une espèce de perdrix et de deux *choughs*, espèces de corbeaux au bec et aux pattes rouges.

Au terme de leur ascension, ils ne pouvaient plus dormir, tant l'air était raréfié, tant le froid était vif (21° C. au-dessous de zéro). On courait le danger d'être gelés, malgré les petits poêles à pétrole qu'on avait pris la précaution d'emporter. Pourtant, en un point de sa relation, le docteur W. Hunter Workman dit que, « sur les pics, la chaleur était beaucoup plus grande que ne le croient un certain nombre de savants ».

D'ailleurs il ne veut, dit-il, rien découvrir, quant à présent, des « mystères de son étrange expédition ». Il réserve le meilleur de ses observations pour un livre qu'il prépare. Et c'est par une rare fortune que nous avons pu obtenir et ces clichés que nous reproduisons ici, et ces trop brèves notes.



Le Dr W. Hunter Workman et Mrs Bullock Workman.



Le glacier Shafat au centre des monts Nun-Kun, dans le Cachemire.

Photographes du docteur W. Hunter et de Mrs Bullock Workman.

UNE STATUE ANTIQUE PAYÉE 450.000 FRANCS

PAR LE GOUVERNEMENT ITALIEN.

Les journaux ont annoncé l'acquisition, par le gouvernement italien, au prix de 450.000 francs, d'une œuvre précieuse de la statuaire hellénique. Nous sommes heureux de pouvoir en donner la reproduction.

Cette statue fut découverte en 1878 à Porto d'Anzio, où les Romains vont, en été, prendre des bains de mer. C'est d'une façon bien fortuite et curieuse qu'elle est revenue au jour. Par un temps de bourrasque, la mer démolit un pan de terre-plein dans la propriété du prince de Sarsina, et telle une Vénus Anadyomène, mais plus vêtue, la statue sortit du flot.

L'antique Antium, construite par Néron et où ce fastueux César avait une villa sur l'emplacement même de la récente exhumation, était fameuse par ses magnifiques temples de la Fortune, de Vénus Aphrodite et d'Esculape. Aussi, aux siècles passés,



Tête de la prêtresse d'Anzio.

y a-t-on trouvé beaucoup de statues, entre autres le célèbre *Apollon du Belvédère* et le *Gladiateur* de Borghèse.

Le nouveau spécimen de l'art hellénique qui ira enrichir le musée national des Thermes est considéré comme un chef-d'œuvre parfait des troisième ou deuxième siècle avant Jésus-Christ. Une autorité en la matière, M. Furtwängler, dit même que cette statue de jeune femme est supérieure, comme grâce et vénusté, à toute autre du genre existante en Italie.

Les archéologues, ce qui arrive souvent, ne s'accordent pas sur sa signification. Est-ce une prêtresse ou la personification d'un mythe ? Voilà le point à éclaircir et sur lequel on pourra encore discuter longtemps.

La statue est mutilée ; le bras droit manque ; la main gauche soutient un disque fragmenté, sur lequel on distingue les traces d'une couronne d'olivier et d'un coffret supporté par des pattes de fauve. Aucune statue ancienne n'offre ce genre d'accessoires.

On ne s'entend pas davantage sur l'école à laquelle on peut attribuer cette statue de jeune femme, dont les belles formes se laissent en partie apercevoir et deviner sous les plis moelleux du chiton. Les uns l'attribuent à l'école de Praxitèle, d'autres à celle de Lysippe. Enfin il en est qui découvrent dans sa facture et ses réminiscences classiques, les indices de l'art florissant à Rome au commencement de l'empire. Dans le premier élan d'enthousiasme, on a même voulu la comparer à la *Vénus de Milo* ; mais, pour pouvoir faire la comparaison, il faudrait d'abord la dévêtir.

P. Z.

L'Illustration publiera, la semaine prochaine, la suite et la fin de

La Marjolaine,

la grande pièce en vers de M. JACQUES RICHPIN ; et, dans le même supplément :

Les Fresnay,

la comédie en un acte de M. FERNAND VANDÉREM, jouée avec un si vif succès à la Comédie-Française.

Paraîtront ensuite **La Française**, de M. BRIEUX (Odéon), et **Adrienne Lecouvreur**, de M^{me} SARAH BERNHARDT (théâtre Sarah-Bernhardt).

Nous terminons cette semaine la publication de l'œuvre que nous a donnée M. MARCEL PRÉVOST. Le prochain numéro contiendra le premier fascicule d'un roman nouveau :

Minnie

par M. ANDRÉ LICHTENBERGER,

dont on a goûté le si spirituel et délicat récit : Line, paru dans notre numéro de Noël de 1904.

A Minnie succédera une nouvelle inédite de M. PAUL BOURGET.

Annonçons enfin que nous préparons actuellement une importante série de suppléments hors texte en noir et en couleurs.



Prêtresse grecque retrouvée dans une muraille à Porto d'Anzio et payée 450.000 francs par le gouvernement italien.



LES BONSHOMMES DE BOIS DE CARAN D'ACHE. — La Parade.

Bonne fortune exquise et rare ! Voici qu'une exposition ouverte cette semaine — le Salon des Humoristes — nous révèle un talent nouveau, mais non un artiste inconnu, car les bonshommes de bois qui viennent de nous ravir sont signés Caran d'Ache.

D'innombrables pages, spirituelles, amusantes, éparpillées aux quatre vents du ciel dans les journaux, les périodiques — ici même parfois — et portant la même griffe, ont fait aimer le caricaturiste à l'ironie légère, à la fine bonhomie, et de qui la verve inlassable conserva toujours — mérite aujourd'hui peu banal — le ton de la bonne compagnie, je ne sais quel accent de distinction, d'élégance. Et, d'autre part, lequel, parmi les spectateurs de l'ancien Chat-Noir pourra oublier jamais le joli frisson héroïque que lui procura *l'Epopée*, et la dette de gratitude qu'il contracta, ces soirs-là, envers le dessinateur dont le prestigieux et tout-puissant artifice enfermait, dans l'orbe lumineux du petit théâtre, la multitude innombrable des cohortes impériales, et faisait déferler comme des vagues, autour des aigles agitées d'un souffle de tempête, les régiments en rangs pressés ?

Or, dans ces marmousets de bois que vient de mettre au monde, en se jouant et comme pour se distraire lui-même, Caran d'Ache, il semble bien qu'il ait montré à la fois les deux faces déjà connues de son talent : les expressions falotes de ces soldats poupins, aux bons yeux ingénus, aux nez ronds taillés à l'eustache, les moues de rodomont de tel maréchal moustachu, l'air suffisant et gourmé des marquis ou des « dames de la cour », c'est l'excellent caricaturiste Caran d'Ache qui les imagina ; tandis que les contours sommaires, mais si précis, si exacts de ces chevaux, les gestes si expressifs, en leur roide concision, des personnages, le savant chiffonnage des étendards agités par la brise, sont bien de l'adroit découpeur des



Le Cosaque.

vivantes silhouettes de *l'Epopée*. Mais ce qui est admirable par-dessus tout, peut-être, c'est la prodigieuse simplicité d'exécution de ces figurines, la grossièreté des matériaux mis en œuvre ; c'est l'ingéniosité avec laquelle M. Caran d'Ache a utilisé, de façon inattendue, pour réaliser ses desseins, les objets, les accessoires les plus hétéroclites : deux épingles à tête bleue font les yeux puérils d'un cosaque ; sa lance est une aiguille à matelas ; les plumets rouges qui flamboient sur des bonnets à poils, ce sont de simples faussets de tonnelier ; des clous de sabotier jouent les boutons d'un habit de cour ; cette barbe blonde, c'est un tampon de coton hydrophile ; ce chapeau du « demi solde », un bouchon de liège ; et les deux caisses de ce timbalier ne sont que deux boîtes vides de réglisse.

Vingt détails, ainsi, tour à tour découverts, amusent l'œil, autant que les expressions et les gestes des plaisants personnages. Et quant au principal, à la matière même de ces bonshommes, ce ne sont que des planches, de vulgaires planches de 15 à 20 centimètres d'épaisseur, silhouettées à la scie, d'après un dessin rigoureux. Un trait de scie a plus tard séparé la tête, rendue mobile autour d'un pivot ; un autre les deux pieds, qui étaient d'abord sur le même plan que le corps, et qui sont ramenés dans la position normale, et donnent ainsi à ces légères figures une assiette admirable.

Avec tout cela... avec si peu ! l'artiste fertile en ressources a réalisé de petites merveilles. A côté de quelques pièces isolées, comme le *Cosaque*, le *Gentilhomme Louis XIV*, le *Commodore anglais*, un *Maréchal Ney*, admirable, debout sur ses étriers, dressant au-dessus d'une imaginaire mêlée la tragique laideur de son masque. il y a, devant un décor d'ifs taillés, dans des caisses claires, une *Fantaisie* qu'on voudrait admirer aux accents d'une fantaisie d'Offenbach.

G. B.



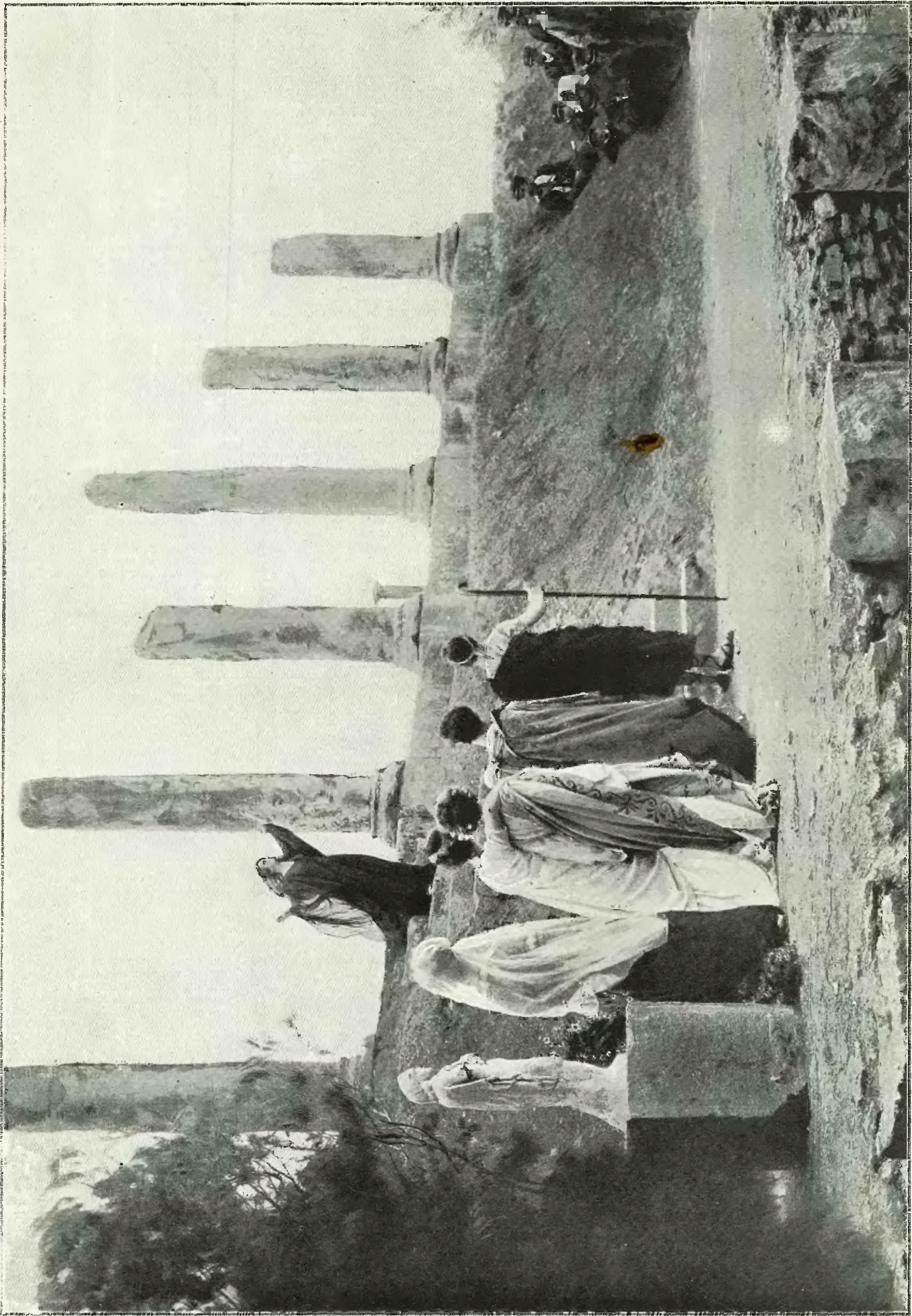
Seigneur de la cour de Louis XIV.



Grenadier de Frédéric.



Le Commodore anglais



UNE REPRÉSENTATION D' « ÉLECTRE » DANS LES RUINES DE TIMGAD. — Photographie Bougaut.

Le chef-d'œuvre de Sophocle, dont l'adaptation en vers de M. Alfred Poizat a été applaudie cet hiver à la Comédie-Française, vient d'être représenté dans les ruines romaines de Timgad. Des spectateurs, fonctionnaires, colons, indigènes, étaient accourus de Batna, de Lambessa ; même, dès la veille, un bach-aghâ était venu camper à proximité de la Pompéi africaine avec toute sa tribu et ses cavaliers parés de leurs plus riches costumes. Et quand Electre, sculpturalement incarnée

par Mme Silvain, parut entre les fûts brisés d'une colonnade deux fois millénaire, une émotion indicible étreignit tous les spectateurs : la silhouette de la tragédienne et celles de ses camarades en toge ou en peplum redonnaient une vie surprenante à ces pierres vénérables, et l'on eût dit que leur voix, faisant résonner les vers sophocléens, réveillait la des échos assoupis depuis vingt siècles.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

Après le *Jardin des vierges* et la *Corbeille d'argent*, M. Albéric Cahuet publie un troisième volume, la *Félure* (Fasquelle, 3 fr. 50), où le jeune romancier continue de tenir toutes les promesses d'un premier début très remarqué. D'une concision expressive, le titre en laisse aisément deviner le sujet : il s'agit ici, suivant la métaphore du poète, de la blessure fine et profonde faite au cœur par la main qu'on aime. Ce cruel accident, destructeur de la fleur d'amour et du bonheur conjugal, M^{me} Plessis-Char-mont, maternelle conseillère ayant des cheveux blancs et l'expérience de la vie, l'avait prévu, presque prédit à Roger Borel, quand le brillant auteur dramatique lui annonça son projet de mariage avec Louise Reverdier, sa cousine et sa compagne d'enfance, belle vierge sans dot perdue au fond du Limousin. Redoutant en cette union, pour des raisons matérielles et morales, un manque d'équilibre et d'harmonie, la vieille amie avait signalé le danger à l'imprudent. Sa sollicitude perspicace s'était en outre alarmée de ce qu'un amoureux déçu, Jacques Renaud, était prêt, au moment psychologique de la crise, à jouer auprès de la jeune femme, en toute loyauté d'ailleurs, le rôle périlleux de confident et de consolateur. L'accident fatal arrive, la « félure » se produit ; mais, heureusement, elle n'est point irréparable : la fleur d'amour ne périt pas ; au contraire, elle s'épanouira plus largement, au souffle vivifiant d'une maternité prochaine.

A travers quelles péripéties l'action, bien conduite, se dirige-t-elle par des voies logiques vers ce dénouement optimiste ? Ré-servons-en toute la surprise au lecteur. Il trouvera d'autant plus d'intérêt et d'agrément à les suivre que, chemin faisant, dans ces pages variées, d'une tenue toujours littéraire, il rencontrera des peintures de types et de caractères d'une très juste notation assainies parfois d'une pointe d'humour discret, de délicates analyses de sentiment, des personnages épisodiques d'une physionomie attachante, comme Mugnette, ce frère et charmant oiseau de passage ; enfin, contrastant avec les petits tableaux de coins de province, où l'auteur excelle, des croquis de la vie parisienne, alertement enlevés, peut-être même d'une facture un peu trop habile. Cette critique toute relative n'est, du reste, qu'un hommage indirect rendu au talent de M. Albéric Cahuet, fait surtout de sincérité, — ce qui, par ce temps de littérature factice, n'est pas un mince mérite.

E. F.

Citons encore : *Un incompris*, tragique histoire suivie de plusieurs mystérieuses nouvelles par l'un des plus renommés écrivains de la littérature autrichienne, M^{me} d'Ebner Eschenbach, traduction H. Heinecke (Hachette, 1 fr.) ; *Un cœur virginal* (Mercure de France, 3 fr. 50), par M. Remy de Gourmont ; *Ils regarderont vers lui* (Flon, 3 fr. 50), par M. R. Reynès Monlaur ; *les Raisons du cœur* (Sansot, 3 fr. 50), par M. Edouard Schneider ; *le Loup dans la bergerie* (Flon, 3 fr. 50), par M. Alexis Noël.

Histoire.

Le dix-huitième siècle, ces temps-ci, redevient à la mode. Du moins, il nous paraît avoir autant que jamais, gracieux ou tragique, la faveur des historiens, et, bien volontiers, nous signalerons quelques bons livres où se mêlent harmonieusement l'intrigue politique et la prouesse galante. — M. Ch. de Coynart, en de savoureux chapitres : *Une petite-nièce de Lauzun* (Hachette, 3 fr. 50), nous dit les aventures de M^{lle} de Nogent, fille singulière vivant entre deux mondes, fort goûtée, traînant à sa suite hauts seigneurs avides de faveurs, pauvres hères avides d'écus, et qui termine dans la pauvreté une carrière trop brillante. — Avec la *Marquise de Boufflers et son fils le chevalier de Boufflers* (Flon, 7 fr. 50), volume qui achève la série d'études consacrées par M. Gaston Maugras à la cour de Lunéville, nous pénétrons dans une société d'un plus agréable commerce. Dans l'entourage de Stanislas, la marquise de Boufflers continue, pour que la tradition ne s'en perde point, le rôle poli de ses devancières mondaines du dix-septième siècle. Mais elle ajoute à la courtoisie d'une M^{me} de Rambouillet une facilité pétillante qui préserve son existence de la monotonie. Longtemps et jusqu'au seuil de la vieillesse, elle régente avec un très haut goût un cercle de gens d'esprit. Et son bonheur dernier fut de se survivre

en ses deux enfants, M^{me} de Boisgelin et le chevalier de Boufflers, qui se partagèrent les qualités de son esprit comme les sentiments de son cœur. M. Maugras nous trace de ce milieu curieux, léger, papillonnant, un tableau de séduction auquel son style imagé restitue la vie et la beauté. — Vie, beauté et amour palpitent également dans les *Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme* (Flon-Nourrit, 7 fr. 50), que nous révèle M. Ernest Daudet. On connaît déjà les *Mémoires* de ce gentilhomme. Sa correspondance précise sa physionomie très personnelle. Elle montre, en outre, les espoirs, les rêves, les intrigues et les passions des sociétés mondaines et militaires sous la monarchie agonisante. De Versailles à Col-blentz et à Saint-Petersbourg, l'épistolier nous promène très agréablement et mélange aux tendresses qu'il prodigue à sa femme les anecdotes piquantes.

Mais voici les *Mémoires des fils de Philippe-Egalité*, le journal du duc de Chartres, le récit du duc de Montpensier, annotés par l'éminent historien de la Révolution, M. G. Lenôtre (Perrin, 3 fr. 50). Voici les *Lettres d'aristocrates* (même éditeur, 7 fr. 50), toutes écrites entre 1789 et 1794 par des « ci-devant » ou leurs « complices », et réunies par M. Pierre de Vaissière. Au dix-huitième siècle frivole succède le dix-huitième siècle sanglant. On emprisonne. On proscriit. On guillotine. Une longue épouvante étirent Paris et la France. La noblesse, condamnée à mort, montre qu'elle sait mourir. Elle monte à l'échafaud vaillamment, avec ce même dilettantisme — héroïque cette fois — qui lui faisait louer Jean-Jacques et applaudir Beaumarchais. Lisez les *Lettres d'aristocrates*. Ces billets hâtifs et familiers, de parents à parents, rédigés sur l'heure, sans préparation aucune, sont des documents précieux sur l'état d'âme de la noblesse française à ses derniers moments.

Sur les hommes du premier Empire, sur la « légende de l'aigle », quelques travaux documentaires viennent également

mées en des termes excessifs, dans ce langage de réquisitoire que doivent éviter les historiens.

Enfin, deux livres, très différents et que rapproche, seul, l'ordre chronologique, représentent l'histoire de la dernière moitié de ce siècle parmi les publications récentes. C'est d'abord la substantielle, lumineuse et très originale étude dans laquelle M. Boyer d'Agen nous révèle Léon XIII d'après sa correspondance inédite : *Un pape italien sous l'ancien Etat pontifical* (Juven, 10 fr.) ; ce sont ensuite les intéressants *Souvenirs d'un engagé volontaire de 1870 à 1871* (Belfort), que M. Marcel Poilly publie (Perrin, 3 fr. 50) en un volume préfacé par M. Maurice Barres.

LES THÉÂTRES

Le récent spectacle de l'Œuvre donné dans l'élégante salle Fémina vaut d'être mentionné : après un acte de P. Val-loton, *Un rien*, nous avons eu un drame inédit d'Oscar Wilde, la *Tragédie florentine*, drame d'amour et de mort où l'on a retrouvé les défauts et les qualités de l'étrange écrivain anglais ; puis une pièce en vers d'un jeune poète, M. Georges Bataillon, délicat poème grec admirablement dialogué par M^{me} Moreno et M. de Max ; et enfin deux actes de psychologie émouvante, *le Droit au bonheur*, de MM. Camille Lemonnier et Pierre Soulaire.

M^{me} Réjane a réinscrit au répertoire de son théâtre une pièce qui lui valut — en 1898 — un des succès les plus brillants de sa carrière : *Zaza*, de MM. Pierre Berton et Charles Simon ; dans ce rôle, fort bien étudié, de chanteuse de café-concert M^{me} Réjane a parcouru de nouveau, en virtuose, toute la gamme, comique et dramatique, de son talent ; d'où succès nouveau pour la comédienne... et pour la directrice.

En même temps, la Porte-Saint-Martin s'attribuait un des chefs-d'œuvre du mélodrame moderne : *les Deux Gosses*, joué plusieurs centaines de fois à l'Ambigu.

nouveau théâtre de Nancy laisserait intacte l'admirable harmonie de la place Stanislas, qui serait complètement détruite par l'édifice projeté dont nous avons publié le plan il y a quelques semaines.

Dans sa conception générale, ce système, en apparence très simple et vulgairement nommé « le tramway », n'est point précisément nouveau. M. Porel, mieux qualifié que quiconque pour nous donner un avis, l'a vu fonctionner en Allemagne, et il en reconnaît les nombreux avantages. Malheureusement, il n'est guère de théâtre parisien où l'on pourrait trouver la surface nécessaire pour l'appliquer.

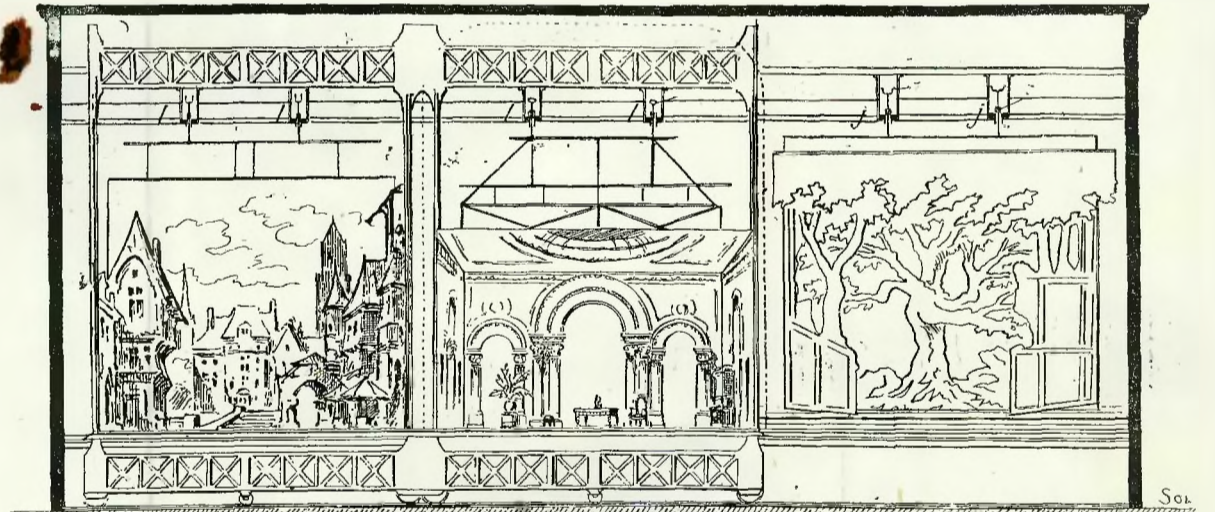
Il y a là une situation de fait, difficile à modifier, dont devraient, avant tout, se préoccuper les inventeurs. Tout en rendant hommage à des efforts d'autant plus louables qu'ils sont, en général, peu rémunérateurs, le sage directeur du Vaudeville estime qu'il serait plus logique de les tourner vers l'utilisation des scènes existantes. Puisqu'on a de la hauteur et point de surface, pourquoi ne pas remplacer le système du tramway par un système d'ascenseur, et abandonner carrément le machinisme suranné des théâtres pour utiliser toutes les ressources qu'offre à la mécanique moderne l'emploi du fer, de l'électricité, de l'air comprimé, etc.

Evidemment ce ne sont ni les électriciens, ni les mécaniciens qui manquent ; c'est peut-être un directeur de théâtre qui puisse trouver le temps de diriger leurs travaux.

LE RECRUTEMENT DES ARMÉES ET LES JEUNES GENS ARRIÉRÉS.

Jusqu'à présent, on ne s'était guère occupé, dans le recrutement des armées, que de l'état physique des conscrits. A part l'aliénation mentale, l'idiotie et le crétinisme, sont déclarés bons pour le service tous les individus remplissant les conditions physiques requises pour l'incorporation, quel que soit leur état psychique.

Cependant, parmi ces recrues, il en est toujours un certain nombre qui ne sont pas

Décor du 2^e acte prêt à être amené en scène.Décor du 1^{er} acte en représentation.

Décor remis.

Un nouveau projet de machinerie théâtrale.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA « DOUBLE SCÈNE » THÉÂTRALE.

MM. G. Girrane et César Grobon, de Lyon, nous communiquent un projet particulièrement intéressant de machinisme théâtral. Une « double scène » montée sur chariot se meut dans un espace triple, en surface, de celui occupé par une scène actuelle. Comme le montre notre schéma, on peut, avant la représentation, monter complètement deux décors. Le décor du premier acte, instantanément remplacé, vient se loger dans le troisième compartiment où l'on a, pour le démonter et le remplacer par un autre, tout le temps que dure le second acte. Et ainsi de suite.

On évite donc les entr'actes ; on supprime les cintres et les dessous qui nécessitent un système de manœuvres fort compliqué, et, sans parler de nombreux inconvénients, constituent, pour tout théâtre, le plus grand danger d'incendie. D'autre part, la disparition des coulisses et des trappes, l'existence d'un plafond de scène, facilitent aux décorateurs les effets de perspective.

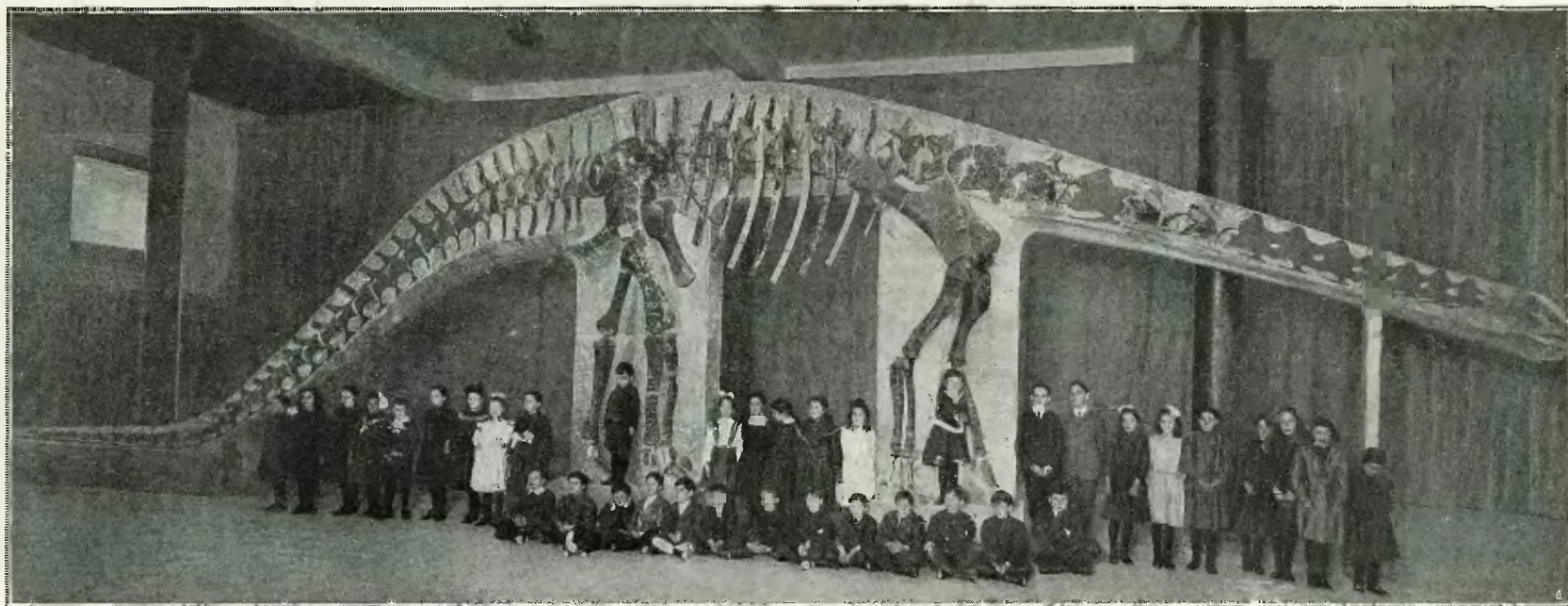
Enfin, on supprime les combles qui alourdissent toujours le monument et sont, parfois, désastreux pour les perspectives environnantes. L'application de cette formule au

capables de comprendre la théorie et la pratique des armes, et qui, dans les corps de troupe, sont en butte à des punitions constantes, voire à de mauvais traitements sans qu'on puisse leur imputer de mauvais vouloir. Ce sont des sujets arriérés, à capacité intellectuelle réduite, dont il n'y a rien à attendre.

En Allemagne, cette question, grâce à l'initiative d'un maître d'école doublé d'un philanthrope, M. Carrié, vient d'être examinée et solutionnée de très heureuse façon.

La direction médicale au ministère de la Guerre a dressé un questionnaire établi de telle façon qu'un individu à intelligence normale puisse y répondre indépendamment de toute instruction scolaire ; et les jeunes gens incapables d'y répondre sont exemptés du service.

Pour éviter les abus et les simulations, les directeurs d'écoles auxiliaires pour enfants arriérés établissent chaque année la liste des élèves qui quittent l'école après avoir terminé leur scolarité, et y joignent les certificats de sortie, avec notes et appréciations ainsi que déclarations médicales. Ces documents sont envoyés aux maires, qui les transmettent au président civil de la commission de recrutement, ce qui permet de procéder à une enquête avant la réunion du conseil de revision.



Le *diplodocus*, fossile antédiluvien mesurant 20 mètres de long, offert par le Muséum de New-York à la ville de Francfort.

UN FOSSILE GIGANTESQUE.

Les Américains se sont aperçus, depuis quelque temps, que certaines régions plus ou moins vierges de leur continent sont d'une grande richesse en fossiles antédiluviens. Dans les mauvaises terres du Colorado, en particulier, on trouve souvent des squelettes presque à fleur du sol. Les recherches se poursuivent méthodiquement dans un district nommé *bone quarries*, c'est-à-dire carrière à ossements. Grâce à des ressources qui leur permettent d'effectuer les fouilles avec un soin méticuleux, les missions scientifiques arrivent à récolter des carcasses préhistoriques dans un état d'intégrité que ne présentent guère les squelettes du même genre dont s'enorgueillissent les musées d'Europe.

Nous avons reproduit récemment une photographie du néosaure installé au muséum de New-York. Le *diplodocus*, que nous montrons aujourd'hui à nos lecteurs, est peut-être encore plus curieux. Cet animal, amphibie herbivore, qui a été trouvé dans le Wyoming, vivait il y a environ huit millions d'années. Il mesure 20 mètres de long, dont 10 mètres de queue, sur environ 4 m,50 de hauteur. Il devait peser de 25 à 30 tonnes. Les quatre cinquièmes des ossements sont authentiques. C'est le plus grand squelette qui soit au monde.

Il vient d'être offert à la ville de Francfort par M. Morris K. Jesup, président du Muséum d'histoire naturelle des Etats-Unis. L'institut Carnegie, à Pittsburg, et le British Museum en possèdent déjà un moulage ; lors du récent voyage de M. Doumer en Amérique, M. Andrew Carnegie a prié ce dernier d'annoncer à M. Fallières l'envoi prochain d'un autre moulage que nous verrons bientôt figurer dans les galeries du Muséum de Paris.

UN NOUVEAU FILET A SARDINES.

La crise sardinière est faite d'éléments si variés qu'assurément ce n'est pas par un geste unique qu'il sera possible de la dissiper.

D'un côté, il y a probablement des perturbations météorologiques générales qui, en troublant les courants océaniques, éloignent la sardine au lieu de l'attirer ; il y a la question de la rogue, encore, et de la possibilité de la remplacer par un appât artificiel moins onéreux ; il y a des habitudes de pêche qu'il faudrait abandonner, et bien d'autres choses encore. Il est donc permis de chercher le progrès dans des directions variées.

Deux « sardinières » de Douarnenez l'ont cherché dans la création d'un filet nouveau. Le filet habituellement employé consiste en une nappe de filet très longue, peu haute, qui, munie de poids à un bord et de flottés à l'autre, pend dans la mer comme une sorte de mur partant de la surface. On jette de la rogue autour du filet, la sardine accourt et s'emmêle par les ouïes. Le filet Belot, modifié par Guézennec, est bien plus simple.

C'est un chalut de surface, composé d'une sorte de boîte en filet dont un côté manque. On traîne cette boîte derrière la barque, la paroi non close en avant. Elle est reliée par deux cordes à la barque, qui la promène comme une sorte de vivier

flottant où s'engage le poisson qu'on rencontre et qu'on attire avec de la rogue. Les premiers essais ont fait voir que le chalut Belot-Guézennec a de réels mérites ; mais il a été évident que les trop grandes dimensions des premiers filets constituent un obstacle. On a donc opéré avec des modèles plus petits qui, eux, semblent donner pleine satisfaction. Il semblerait même, d'après quelques lignes de M. Fabre-Domergue, qui décrit ce filet, que la seule inquiétude qu'on doive concevoir viendra de ce que ce filet prendra trop de poisson, ce qui avilira les prix et fera que l'on ne se trouvera guère plus avancé qu'auparavant. Il serait curieux qu'après s'être plaints de n'avoir pas assez de sardines, les pêcheurs en fussent réduits à se plaindre d'en avoir trop.

DANGER DE LA SALIVE DES CHIENS GUÉRIS DE LA RAGE.

Contrairement à l'opinion courante, qui tient pour mortelle toute atteinte de la rage, les chiens, et aussi les animaux de laboratoire, lapins et cobayes, guérissent parfois de la rage des rues comme de la rage expérimentale.

Toutefois, longtemps encore après leur guérison, la salive de ces animaux renfermerait le virus rabique, qui pourrait ainsi être inoculé, non seulement par une morsure, mais encore par une caresse de ces animaux guéris.

Cette observation vient d'être faite par le docteur Remlinger, directeur de l'institut Pasteur de Constantinople. Elle a pour corollaire obligé une modification à introduire dans la façon de décider l'urgence de l'administration du traitement antirabique.

En effet, il est classique de dire que toute personne mordue par un chien suspect est à l'abri du danger, lorsque l'animal mordeur est encore vivant huit jours après l'accident.

Or, la survie n'est pas un critérium absolu, si la rage est susceptible de guérison et si, de plus, un chien relevant de maladie, mais sain, peut être parfaitement dangereux.



Une ouvrière chapelière.

MATIÈRES ALIMENTAIRES FALSIFIÉES.

Une enquête récemment faite en Angleterre au sujet de la pureté de quelques produits chimiques qui sont couramment utilisés dans l'alimentation, l'acide tartrique, l'acide citrique et la crème de tartre, a fait voir que l'acide tartrique le plus falsifié venait d'Allemagne et d'Espagne. Le produit allemand était celui qui contenait le plus de plomb ; le produit espagnol, celui qui renfermait le plus d'arsenic. Ce n'est pas, d'ailleurs, que les fabricants introduisent délibérément ces poisons dans leurs produits : le plomb et l'arsenic proviennent ou bien des récipients, ou bien des produits chimiques utilisés dans la fabrication. Des produits strictement purs sont très rares, et seraient très coûteux : il est difficile de vendre bon marché des produits qui ne contiendraient pas d'impuretés. En principe, tous les produits courants de l'industrie chimique sont impurs. Il n'en est pas moins vrai que les hygiénistes ont le devoir de proscrire de l'alimentation les composés chimiques renfermant des impuretés dangereuses pour la santé.

LA FABRICATION DES CHAPEAUX DE PAILLE A MADAGASCAR.

De toutes les industries agricoles qui se sont développées à Madagascar depuis la conquête, la plus florissante à l'heure actuelle est certainement celle de la fabrication des chapeaux en paille tressée : elle est, du reste, traditionnelle dans l'île, puisque, de temps immémorial, les Hovas ont toujours porté des coiffures en paille, différentes seulement par leur finesse et leur forme suivant la fortune et le rang social de leurs possesseurs. La seule paille employée pour les confectionner a été pendant longtemps l'ahibano, qui pousse abondamment et sans culture dans les vallées humides et au bord des cours d'eau ; elle est encore aujourd'hui récoltée, puis blanchie au soleil par les indigènes qui en font un grand commerce et la vendent aux négociants exportateurs ; mais elle est surtout travaillée aux lieux de production, et

sert à la confection de coiffures très souples qui peuvent facilement subir les mises en forme très diverses qu'exigent les variations incessantes de la mode féminine.

Il y a cinq ou six ans, un colon français, M. Boujassy, a eu l'idée de créer des ateliers spéciaux utilisant la main-d'œuvre malgache à la production de tresses fines pour la chapellerie. Les résultats obtenus le déterminèrent à faire fabriquer, dans la brousse même, non plus seulement des tresses, mais des chapeaux entiers, et à utiliser, en même temps que l'ahibano, plusieurs sortes de pailles possédant toutes les qualités requises de finesse, de résistance et de flexibilité. Son exemple trouva vite des imitateurs, et l'industrie nouvelle occupe aujourd'hui près de 3.000 ouvriers.

Ces ouvriers indigènes fabriquent des chapeaux d'un fini irréprochable. Ils emploient, concurremment avec la paille ahibano, la tsindrodoto qui est dorée, la penjy et l'arefo qui sont vertes, et deux sortes de fibres, le bao, extrait du raphia, et le manarana, dont la souplesse est telle que les objets tissés avec lui peuvent être pliés et froissés sans cassure et sans détérioration. C'est de leurs mains habiles que sortent les chapeaux très analogues aux manilles et aux panamas qui ont fait depuis deux ou trois ans leur apparition en France et en Angleterre, et dont la vogue toujours croissante présume un avenir de grande prospérité pour cette industrie malgache.

LA MAISON DES ÉTUDIANTS DE NANCY.

Dans notre avant-dernier numéro, en rendant compte des fêtes universitaires de Lille, nous avons dit que la « Maison des Étudiants », inaugurée dans cette ville, était la première du genre en France. Or, les étudiants de l'université de Nancy nous informent que leur Société générale possède déjà, depuis 1901, un immeuble analogue, une maison des étudiants parfaitement organisée, et qu'il ne serait pas juste d'attribuer à Lille une priorité qui revient à Nancy. Nous enregistrons bien volontiers la rectification.



Blanchissage au séchoir.

La fabrication et le commerce des chapeaux de paille à Madagascar. — Photographie centrale, Tananarive.



Sur le lieu de l'accident à Saint-Martin-en-Campagne.
A, point du virage où la voiture emportée par la vitesse est sortie de la route ; — B, tas de sable où elle a buté et d'où elle a rebondi en C, pour se briser.

LA MORT DE M. ALBERT CLÉMENT EN AUTOMOBILE

Un des plus jeunes et des plus ardents champions de l'automobilisme, M. Albert Clément, fils de M. Adolphe Clément, le grand constructeur, vient de mourir, victime d'un terrible accident, rappelant celui où succomba M. Marcel Renault, il y a quatre ans, lors de la course Paris-Madrid.

A peine âgé de vingt-quatre ans, il avait déjà conquis, par une expérience et un entraînement précoces, la réputation d'un conducteur aussi adroit qu'intrépide, et, après s'être mis pour la première fois en ligne avec honneur aux éliminatoires françaises de la Coupe Gordon-Bennett, en 1904, il avait achevé de faire ses preuves de maîtrise en se classant troisième dans le Circuit des Ardennes, second dans la



M. Albert Clément.



Les débris de la voiture.

Coupe Vanderbilt, troisième encore l'an dernier, dans le Grand Prix de l'Automobile-Club de France.

C'est en s'entraînant pour ce Grand Prix — qu'il devait courir de nouveau, cette année, sur le circuit de la Seine-Inférieure — qu'il a trouvé la mort.

M. Albert Clément, qui accomplissait son service militaire à Vincennes, à la direction des services techniques, avait demandé une permission de trois jours, afin de se préparer à l'épreuve de juillet prochain, et s'était rendu à Dieppe, accompagné de M. Gaudermann, un de ses amis intimes, et son coéquipier dans la future course. Le vendredi 17, dès le matin, les deux jeunes gens étaient partis sur une nouvelle voiture Bayard-Clément, six-cylindres, forte de 200 chevaux, que pilotait M. Albert Clément, son compagnon remplissant auprès de lui l'office de mécanicien. D'Eu, après avoir franchi la côte de Criel, ils filaient en ligne droite à

toute vitesse vers Dieppe, lorsque, à Saint-Martin-en-Campagne, ils arrivèrent, sans ralentir l'allure, à un tournant très accentué de la route.

Soit que la vitesse fût excessive, soit que le virage eût été mal attaqué, la voiture dévia brusquement à gauche, sur un des bas côtés gazonnés de la route. Son conducteur, par une prompte et habile manœuvre, réussit à éviter un tas de bois rangé contre le talus, et, malgré cette fâcheuse embardée, il avait chance de regagner le bon terrain ; mais la voiture, dans son élan, heurtant un monticule de sable, bondit, comme sur un tremplin, et, faisant un formidable panache, fut projetée à une vingtaine de mètres de là, disloquée, deux de ses roues complètement brisées. Quand on accourut, M. Albert Clément gisait sous l'automobile, la base du crâne et la colonne vertébrale fracturées : il avait été tué sur

le coup. Son compagnon, lancé en l'air au moment du choc, avait échappé à une mort presque certaine ; il en était quitte pour une luxation du poignet droit et des blessures douloureuses mais peu graves à la tête et au genou gauche.

M. Gaudermann a donc pu, dès le premier moment, fournir des détails circonstanciés sur l'accident, dont notre photographie permet de reconstituer les phases d'une façon précise, et, quoique très souffrant encore, il a tenu à assister aux obsèques de son malheureux ami, célébrées à Neuilly, dimanche dernier, au milieu du concours empressé de toutes les notabilités du monde des sports et de l'automobilisme.

Cette semaine aura été fertile en accidents d'automobile : près de Saint-Dié, une voiture verse dans un ravin : un des voyageurs, le lieutenant Rémond, a la tête broyée ; près de Saint-Raphaël une autre voiture fait panache : le chauffeur est tué sur le coup.



M. Gaudermann. M. Charron.

M. Gaudermann, aux obsèques de son camarade Albert Clément.